

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME SECOND.

4167
44

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.
PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

R



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

AVANT-PROPOS.

J'ÉTOIS tranquille depuis trois ans dans l'abbaye de..... que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du comte de..... y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut et le tendre souvenir de ma chère épouse faisoient mon unique occupation , et servoient chaque jour à me détacher de plus en plus des choses de la terre. Si je rappelois quelquefois mes aventures passées , c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde , en considérant le peu de solidité de ses biens les plus flatteurs. J'avois même écrit , dans cette vue , l'histoire de ma vie ; et je ne la relisois jamais sans me sentir enflammé d'un nouvel amour pour la solitude , et sans bénir le ciel qui avoit soutenu ma constance parmi tant d'adversités. J'avançois d'ailleurs vers la vieillesse : j'étois à la fin de ma cinquante-troisième année. Mes longs chagrins , mes voyages , les changements de climat , avoient altéré mon tempérament ; et quoique je ne ressentisse aucune infirmité considérable , je m'apercevois en mille manières de la diminution de mes forces. Je n'avois point assez de raisons d'aimer la vie pour travailler à la prolonger long-temps ; cependant mes amis m'obligeoient à des ménagements auxquels je m'assujettissois par complaisance. Trois ans s'étoient ainsi écoulés , et je

m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croyois devoir durer jusqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de desseins qui ne soient sujets à changer, ni de résolutions qui ne puissent être ébranlées. Je ne suis point naturellement inconstant; cependant je vis tous les arrangements de conduite que j'avois pris s'évanouir presque tout d'un coup. La considération que je crus devoir à une personne de la plus haute naissance, les prières d'un grand évêque, les instances de M. le comte de..... et celles de tous mes amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude qui m'avoit paru si douce et si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévu, et dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le duc de..... avoit de grandes terres auprès de l'abbaye où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque temps au commencement de la belle saison. Le père prieur de l'abbaye se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, et me proposa de l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce seigneur, je refusai cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en solitaire. Le père prieur me fit quelques instances inutiles, et partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, et me parut charmé de la manière dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le duc, et

M. l'évêque de... son proche parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés ; que non seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux , mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'abbaye quelques jours après ; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter , et qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le duc et le prélat vinrent comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contents du dîner , qui étoit des plus magnifiques.

Le père prieur crut me faire plaisir , en tournant la conversation sur ma naissance et sur mes aventures. On me pressa d'en raconter quelque chose ; ce que je ne pus refuser sans incivilité. Les deux seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés , et redoublèrent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois , et que j'entretiendrois quelque liaison avec lui pendant le séjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainsi engagé malgré moi à sortir assez souvent de l'abbaye ; il m'arriva même de passer cinq ou six jours de suite au château , où l'on me faisoit une espèce de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce temps-là que M. le duc forma le dessein de m'arracher à ma solitude pour me rendre utile à son service. Il ne m'e fit connoître néanmoins qu'après son

retour à Paris. Je reçus de lui , quinze jours après son départ , une lettre pleine d'amitié et de civilité , dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le désennuyer à la campagne. Il m'assuroit de son estime dans les termes les plus obligeants ; et , après mille offres de services , il ajoutoit avec beaucoup de bonté que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi ; qu'à peine osoit-il me faire une proposition pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement ; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la solitude , et les raisons que j'avois de l'aimer ; que connoissant néanmoins la bonté de mon cœur et ma générosité , il se flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque chose pour l'amour de lui ; en un mot , qu'il étoit question du marquis son fils , qui lui étoit extrêmement cher , parcequ'il étoit unique , et parcequ'au jugement de tout le monde il paroissoit plein de bonnes qualités ; que son dessein étoit de le faire voyager pendant quelques années ; qu'en vain chercheroit-il un guide plus sage et plus expérimenté que moi , et sur l'attention duquel il pût se reposer plus sûrement ; qu'en me demandant cette grace , il me demandoit une chose qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ses emplois et son rang l'attachant nécessairement à la cour , il me remettoit toute son autorité de père , et qu'il étoit persuadé que j'en voudrois bien prendre la tendresse.

Cette lettre, dont je ne rapporte point plusieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produisit sur moi l'effet qu'elle y devoit faire; c'est-à-dire beaucoup de reconnoissance pour M. le duc, mais nulle envie de satisfaire son désir. Je me hatai de lui répondre que je me croyois très honoré de la confiance qu'il me marquoit, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs et d'agitations je pusse quitter le port tranquille où j'étois pour m'exposer à de nouveaux orages. « D'ailleurs, ajoutois-je, je répondrois mal à « votre espérance : dégoûté comme je suis du « commerce des hommes, je me sens peu propre « à régler l'éducation de monsieur votre fils, que « sa naissance destine aux grandeurs de la cour. « Je hais trop le monde pour être capable d'ins- « pirer aux autres le désir de lui plaire, et de « mériter ses faveurs. »

Je n'entendis parler de rien pendant quinze jours ou trois semaines. Je crus que ma réponse avoit refroidi M. le duc, et qu'il étoit satisfait de mes raisons. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le comte de..... Son arrivée me surprit, parcequ'il avoit coutume de me prévenir sur ses visites. Je le reçus avec ma tendresse ordinaire. Après les premières civilités, je m'aperçus, par son embarras, qu'il avoit l'esprit occupé, et qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il, mon cher comte, lui dis-je? j'entrevois que vous

m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguisez rien, je suis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne savoit rien qui dût me chagriner ; mais qu'il doutoit si j'approuverois la commission dont il s'étoit chargé, et que c'étoit la seule cause de son embarras. M. le duc de..... continua-t-il en tirant une lettre de sa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, et je n'ai pu me dispenser de venir du moins vous proposer ce qu'il demande avec tant d'instance. Prenez la peine de lire sa lettre, elle vous instruira. Je la lus, et j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même. Il conjuroit le comte de se joindre à lui pour me fléchir, et il le pressoit par tous les motifs que la politesse et la générosité peuvent employer. Ce n'est pas tout, continua le comte ; vous verrez ici demain M. le duc avec monsieur son fils, et M. l'évêque de..... J'ai passé par Paris, où j'ai eu l'honneur de les saluer : ils m'ont assuré que je ne les précèderois que d'un jour, et ils se promettent d'achever, par leur présence, ce que mes sollicitations auront commencé. Vous me jetez dans un étrange embarras, lui dis-je, et vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne sauroit m'être agréable. Quoi ! vous voulez qu'à l'âge où je suis j'aie parcourir tous les royaumes de l'Europe, et fournir par mes aventures la matière d'un nouveau roman ! Et dans quelle vue encore ? Par quel intérêt prétendez-vous m'y porter ? Pour accompagner un jeune

seigneur que je ne connois point, et dont je ne connois le père que depuis deux mois. C'est tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les princes du sang de mon roi. Non, non, mon cher comte, vous ne me verrez pas sortir légèrement de ma solitude. Le seul voyage qui me reste à faire est celui de l'éternité.

Je demeurai ferme dans cette résolution jusqu'à l'arrivée de M. le duc. Je serois ennuyeux si je rapportois les résistances que je fis pendant trois heures à ses prières et à celles du prélat. Ils désespérèrent plus d'une fois de me vaincre : mais leur honnêteté, leurs instances, leurs manières nobles et ouvertes m'arrachèrent enfin le consentement qu'ils souhaitoient. La vue du jeune marquis servit beaucoup à me déterminer : il joignit lui-même des caresses si tendres et si naturelles à toutes les raisons du duc, que, moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on le voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions pour la facilité des lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voyage d'Espagne ; que nous passerions ensuite en Angleterre, de là en Hollande, de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoie. C'étoit une course qui devoit durer environ trois ans. Le temps ne pouvoit être plus favorable. Le congrès d'Utrecht et les conférences

de Rastadt avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les peuples des différents états. Nous pouvions compter tous nos voisins pour nos amis , et voyager chez eux avec autant de liberté qu'en France ; ainsi tout nous promettoit une route facile et agréable.

Nous convinmes encore avec M. le duc , que monsieur son fils prendroit le nom de marquis de Rosemont , au lieu de celui qu'il portoit , pour demeurer inconnu à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeler simplement monsieur de Renoncour. Ayant pris ainsi nos mesures , nous n'attendîmes plus pour partir que la chaise qui devoit nous conduire , deux laquais que M. le duc fit venir de Paris , et des lettres de change pour des banquiers de différentes villes. Ma fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre séparation ne se fit point sans larmes. Cette chère fille me fit mille reproches sur ma résolution ; mais c'étoit une affaire finie. Nous primes enfin le chemin d'Orléans suivis de trois valets à cheval ; car Scoti voulut être aussi du voyage. Il étoit encore plein de vigueur et de santé, malgré ses soixante-quatre ans.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE ***

LIVRE VI.

JE laisse aux géographes, et à ceux qui ne voyagent que par curiosité, le soin de donner au public la description des pays qu'ils ont parcourus. L'histoire que j'écris n'est composée que d'actions et de sentimens. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait, et non ce que j'ai vu. Les cœurs sensibles, les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui, sans suivre une philosophie trop sévère, ont du goût pour la vertu, la sagesse et la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet ouvrage. C'est pour eux seulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai seul avec le marquis de Rosemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoissance de son caractère et de ses inclinations. Ce n'étoit point une chose difficile. Le marquis avoit un de ces beaux naturels qui ne

courent aucun risque à se laisser approfondir. Je l'engageai insensiblement à me raconter quelles avoient été ses occupations jusqu'à sa dix-huitième année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au collège jusqu'à la seizième, et que les deux dernières, il les avoit passées à l'académie; qu'il avoit eu pour gouverneur un homme sévère qui se faisoit un devoir de le tenir dans une espèce de captivité; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplu; qu'il avoit souhaité mille fois de sortir d'une tutelle si dure, et qu'il haïssoit cet insupportable Argus jusqu'au point d'avoir refusé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ses mains. Je pris plaisir à faire raisonner le jeune marquis sur les particularités de son enfance, et je reconnus, dès notre première conversation, que, malgré l'air de douceur qui paroissoit dans ses yeux et sur son visage, il avoit les passions fort vives; et que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les satisfaire. Cette découverte ne m'alarma point. Je hais au contraire l'indolence dans la jeunesse, et je suis persuadé que la grandeur de l'ame suppose de grandes passions; l'importance est de les tourner à la vertu.

Ce qui me rassuroit encore dans le marquis, c'est qu'avec une vivacité extrême et un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raison qui lui faisoit goûter une réflexion solide. J'affectois d'en mêler quelques unes à son récit, et je voyois que, loin d'en être embarrassé,

il y ajoutoit les siennes en homme qui est déjà accoutumé à penser. Sa franchise me plut aussi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de son ame, et huit jours d'habitude m'apprirent à démêler si bien ses sentiments, que je l'aurois défié d'avoir quelque chose de réservé pour moi. Il est vrai que les manières tendres et prévenantes que je pris avec lui m'attirèrent facilement sa confiance. J'estimai qu'il valoit mieux commencer ainsi par l'amitié, étant sûr de faire naître le respect quand il en seroit temps. Le passage du respect à la tendresse est moins facile, sur-tout dans les jeunes gens, qui ne s'avisent guère d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réussit si parfaitement, que le marquis, qui sentit le prix de ma complaisance et de mes honnêtetés, se porta de lui-même à tous les sentiments que j'avois lieu de souhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui disois souvent que je ne voulois point qu'il me regardât sur le pied d'une personne qui avoit quelque empire sur lui; qu'il falloit que nous véussions en amis ou en frères, et qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toujours cet avantage sur moi, qu'outre une tendresse de parfait ami, dont il pouvoit m'assurer, il m'honoreroit encore comme un père. En effet, il ne se relâcha jamais de cette disposition. C'est par une suite des mêmes sentiments que, dans l'élévation où il se trouve aujourd'hui par la mort

du duc son père, il me permet d'écrire librement les aventures de notre voyage. Il consent même que, pour le plaisir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeunesse le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables ; car, outre qu'elles sont de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les héros, il est si beau de les avoir su reconnoître et d'avoir toujours combattu pour les éviter, qu'il y a une espèce de gloire à en faire un aveu libre et sincère.

Nous arrivâmes à Bordeaux vers la fin du mois de juillet. La pluie, qui duroit sans relache depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, et nos valets avoient été mouillés si continuellement, que nous fûmes obligés de nous arrêter dans cette ville pour attendre un temps plus commode. Je pris cet intervalle de repos pour faire commencer au marquis un exercice dont je m'étois aperçu qu'il avoit besoin. Il avoit fait ses études comme un enfant de qualité les fait dans un collège ; c'est-à-dire qu'il y avoit appris quelques mots de latin et à tourner médiocrement des vers. A l'académie, il s'étoit formé aux exercices du corps, à monter à cheval, à faire des armes, à danser et à jouer de quelques instruments ; mais il ignoroit les sciences qui servent à polir et à cultiver l'esprit ; de sorte que ce qu'il avoit de discernement et de bon goût, il ne le devoit qu'à ses talents naturels. J'eus du chagrin de voir de si belles dispositions en danger de devenir inutiles,

par la négligence ou la grossièreté de ses maîtres. Je le fis consentir à se mettre sur les voies de l'histoire, de la géographie, de l'éloquence. Je lui inspirai du goût pour les livres, qu'il avoit assez négligés jusqu'alors. De quel avantage vous seroit-il, lui dis-je, d'être né au-dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravaloit au-dessous d'eux? Votre naissance feroit votre honte, et l'on ne feroit attention que vous occupez un rang distingué, que pour penser en même temps que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un temps où les personnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur et d'indépendance, se faisoient un point d'honneur de ne rien savoir; c'étoient les fausses idées d'un siècle grossier qui jugeoit mal du prix des choses; mais tout a changé de face aujourd'hui; le savoir va de pair avec la qualité, il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit sans naissance se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon cher marquis, de quelle indécence il est, dans un rang distingué, d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus communes? Le privilège de l'élévation se réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à se faire traîner dans un carrosse, et à traiter son corps plus délicieusement. Étrange distinction qui, ne suppose ni vertu, ni mérite, et qui n'est fondée que